

LOC-
ARCHIVES

2

Lacroix

DURKHEIM ET LE POLITIQUE



000232574

PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE
DES SCIENCES POLITIQUES

PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Extrait de la publication

Durkheim et le politique

12

ISBN de la version numérique : 9782724685022

une documentation sur les publications de la fondation nationale
des sciences politiques sera envoyée sur simple demande adressée
aux presses de la fondation nationale des sciences politiques
27, rue saint-guillaume, 75341 paris cédex 07

presses de l'université de montréal, c.p. 6128, suc. « A »
montréal, québec, canada, H3C 3J7

8104092
EX 232574

FG

Bernard
Lacroix

691107 2

DURKHEIM ET LE POLITIQUE

320.5



8° 86167

22

PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE
DES SCIENCES POLITIQUES
PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

© 1981 PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
ISBN 2-7246-0442-3 broché
Presses de l'Université de Montréal
ISBN 2-7606-0526-4

REMERCIEMENTS

Il me serait difficile de publier ce travail sans dire ma gratitude à Mme le professeur Madeleine Grawitz qui a toujours su me prodiguer de précieux conseils sans jamais entraver ma curiosité, ni entamer ma liberté de recherche.

Je dois beaucoup également aux échanges amicaux qui étaient la trame de l'existence quotidienne du Groupe d'études durkheimiennes de la Maison des sciences de l'homme à ses débuts ; à Philippe Besnard et à Mohammed Cherkaoui en particulier, avec qui la « dispute » est toujours riche d'enseignements.

Pour tout ce qui concerne l'accès aux sources, Victor Karady m'a été d'une aide précieuse en mettant à ma disposition les manuscrits des *Textes durkheimiens* qu'il avait rassemblés, avant qu'ils ne soient publiés ; comment dire tout ce que ce travail doit à son inépuisable gentillesse ?

Un chercheur n'est jamais seul ; il vit des intérêts, des curiosités ou des préoccupations de ceux qui l'entourent ; Pierre et Monique Favre, Michel Dobry et beaucoup d'autres amis ont en ce sens leur part à cette entreprise.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	13
-------------------	----

INTRODUCTION

EMILE DURKHEIM ET LA QUESTION DU POLITIQUE Essai de formulation d'un problème

CHAPITRE I

LA NAISSANCE DU PROJET La vocation originelle d'Emile Durkheim

Les premiers écrits.....	34
Le grand livre du monde.....	35
Le lieu de la problématique initiale.....	41
Le voyage en Allemagne.....	50
Une méthodologie historique et réaliste.....	53
La cristallisation du projet.....	57
Du projet à l'objet.....	62
Inflexions, révisions, abandons.....	63
La définition de l'objet.....	72

CHAPITRE 2
HISTOIRE DU TRAJET
 Structure et dynamique de l'œuvre

La question de l'œuvre : continuité, évolution ou coupure ?.....	93
La thèse Allardt-Giddens	93
La coupure de 1895	106
 Le retour du refoulé religieux.....	 128
Éléments d'analyse régressive	130
La logique de l'œuvre	150
 La sociologie politique : mort et résurrection.....	 168
De la genèse à l'abandon du point de vue politique : la première découverte d'Emile Durkheim.....	168
De l'abandon de la problématique politique à son épiphanie religieuse : la seconde découverte d'Emile Durkheim....	183

CHAPITRE 3
LA CONSTRUCTION DE L'OBJET
 La sociologie politique d'Emile Durkheim

Le travail critique	210
S'affranchir des conceptions des acteurs politiques	210
Refuser les catégories et les explications du droit ou de la philosophie politique.....	213
Mettre à la question ces unités toutes faites de pouvoir et d'autorité.....	219
 L'architecture de l'édifice.....	 224
Le politique et la sphère des représentations collectives ou le politique d'après le cours sur <i>Le socialisme</i>	226
Le politique comme système de communication sociale ou le politique d'après les <i>Leçons de sociologie</i>	231
Le cercle du pouvoir ou le politique dans l'œuvre de Durkheim : de la <i>Division du travail aux Formes élémentaires</i>	236
 Le modèle explicatif durkheimien.....	 249
Le dualisme du modèle explicatif	249
Le type idéal du fonctionnement social	261
Dynamique sociale et subordination relative du politique...	272

<i>BILAN ET PERSPECTIVES</i>	
Emile Durkheim et la science politique contemporaine	299
<i>ÉTAT DES TRAVAUX BIBLIOGRAPHIQUES</i>	313
<i>Graphiques par André Leroux</i>	

LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES

DTS	De la division du travail social
RMS	Les règles de la méthode sociologique
SU	Le suicide
FE	Les formes élémentaires de la vie religieuse
AL	L'Allemagne au-dessus de tout
ES	Education et sociologie
SP	Sociologie et philosophie
EM	L'éducation morale
SOC	Le socialisme
EP	L'évolution pédagogique en France
LS	Leçons de sociologie
MON	Quid secundatus politicae scientiae instituendae contulerit (<i>thèse latine</i>)
JS	Journal sociologique
SSA	La science sociale et l'action
RP	<i>Revue philosophique</i>
RIE	<i>Revue internationale de l'enseignement</i>
RMM	<i>Revue de métaphysique et de morale</i>
AFLB	<i>Annales de la Faculté de Lettres de Bordeaux</i>

Ce que nous ne savons pas encore aujourd'hui, ce que nous ne saurons que peu à peu, c'est tout ce que la pensée française, l'Université, ses disciples et ses amis perdent en Durkheim.

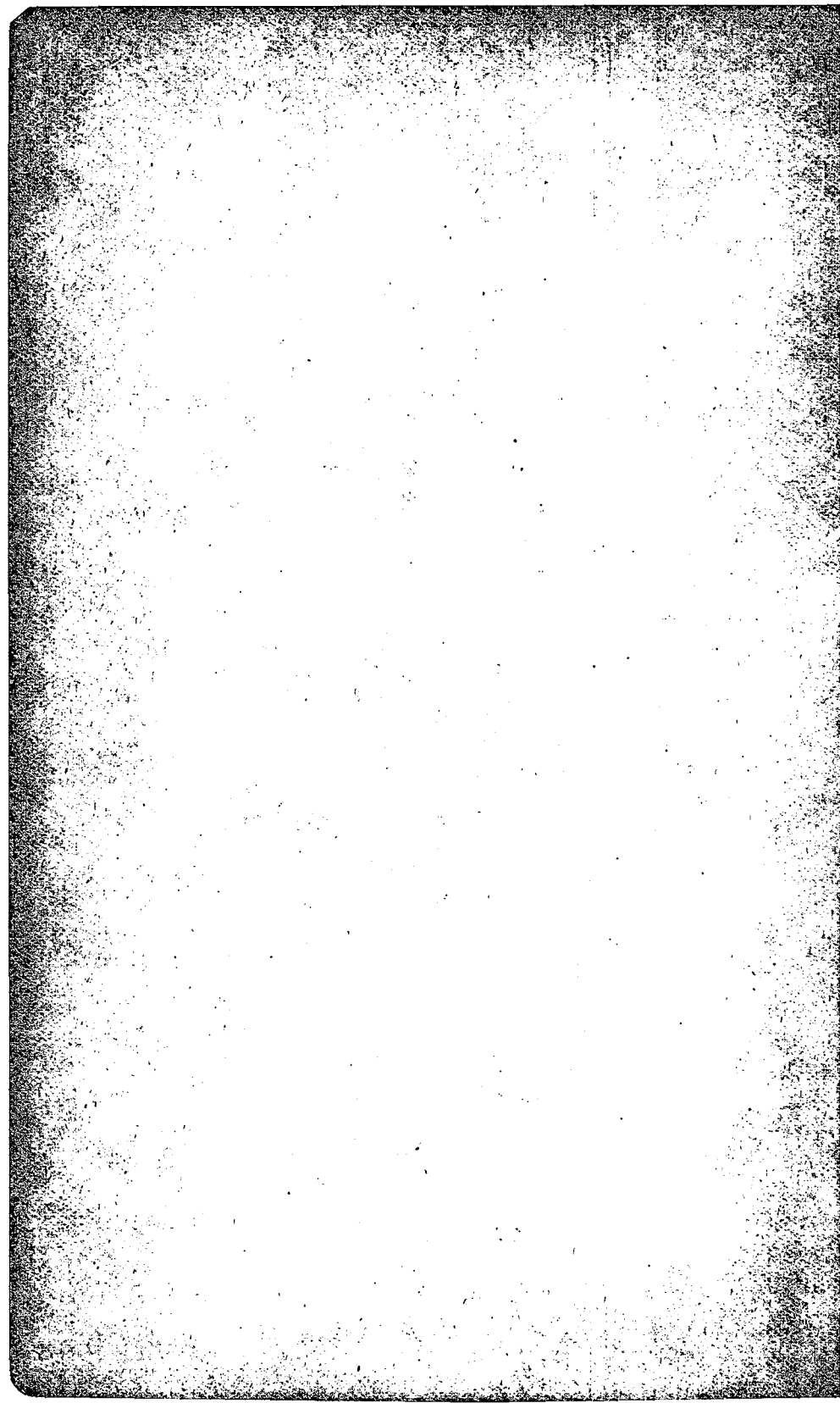
G. Davy, « Emile Durkheim : l'homme », *Revue de métaphysique et de morale*, 26, 1919, p. 182.

Il faudrait quelque courage pour dire que la philosophie française, de Maine de Biran et Cousin à Bergson et Brunschwig, par Ravaisson, Hamelin, Lachelier et Boutroux, ne peut être sauvée devant sa propre histoire que par les quelques grands esprits sur lesquels elle s'est acharnée, comme Comte et Durkheim, ou qu'elle a enfouis dans l'oubli, comme Cournot, Couturat.

L. Althusser, *Lénine et la philosophie*, Maspero, Paris, 1972, p. 11.

La doctrine de Durkheim ... n'a pas fini de nous étonner par ses proportions imposantes, sa puissante charpente logique, et par les perspectives qu'elle ouvre sur des horizons où tout reste à explorer.

C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, Plon, Paris, 1973, p. 13.



AVANT-PROPOS

Il peut n'être pas tout à fait inutile de rappeler, en guise d'avertissement, les circonstances, propres à la science politique française, auxquelles les pages qui suivent restent étroitement liées. Le lecteur en comprendrait mieux le dessein, le propos et les évidentes limites. A l'aube des années 70, le "développement" faisait l'objet de toutes les sollicitudes, et la "polyarchie", dont on disait qu'elle était son terme, existait encore. Le "système politique", quoiqu'on s'inquiétât de préciser ses limites, possédait une autonomie et une réalité certaines. A l'instant où l'ordinateur procurait aux chercheurs de nouvelles joies, les meilleurs parmi nos maîtres ne juraient qu'interactions et fonctions. Toujours prête à pactiser avec la vieille pensée juridique parce qu'elle en partageait, en toute innocence, les présupposés, l'invention théorique semblait décidément venir d'Outre-Atlantique. Il est vrai que l'impertinence, dernier refuge de l'esprit critique, s'appelait alors marxisme ; mais tout à l'attente de la réalisation de ses espoirs, celui-ci décourageait d'apprendre, en enfermant le monde dans le rituel de ses réponses préformées. On aimerait écrire, un jour, l'histoire de ces enseignements et de leur contestation, complices au moins pour taire l'essentiel : développement, système et fonctions d'un côté, impérialisme, classes et révolution de l'autre, mais de *puissance* point. Les uns et les autres évoquaient complaisamment les formes en lesquelles celui-ci s'incarnait. Tous détaillaient à satiété les forces réputées l'appuyer. Et chaque camp discourait à perte de vue sur les finalités à lui assigner. On affectait de croire les sociétés ou pacifiées ou conflictuelles, inquiètes de leur modernisation ou prêtes à basculer dans la révolution, sans jamais interroger autrement qu'à travers le fonctionnement institutionnel les modalités de l'activité gouverne-

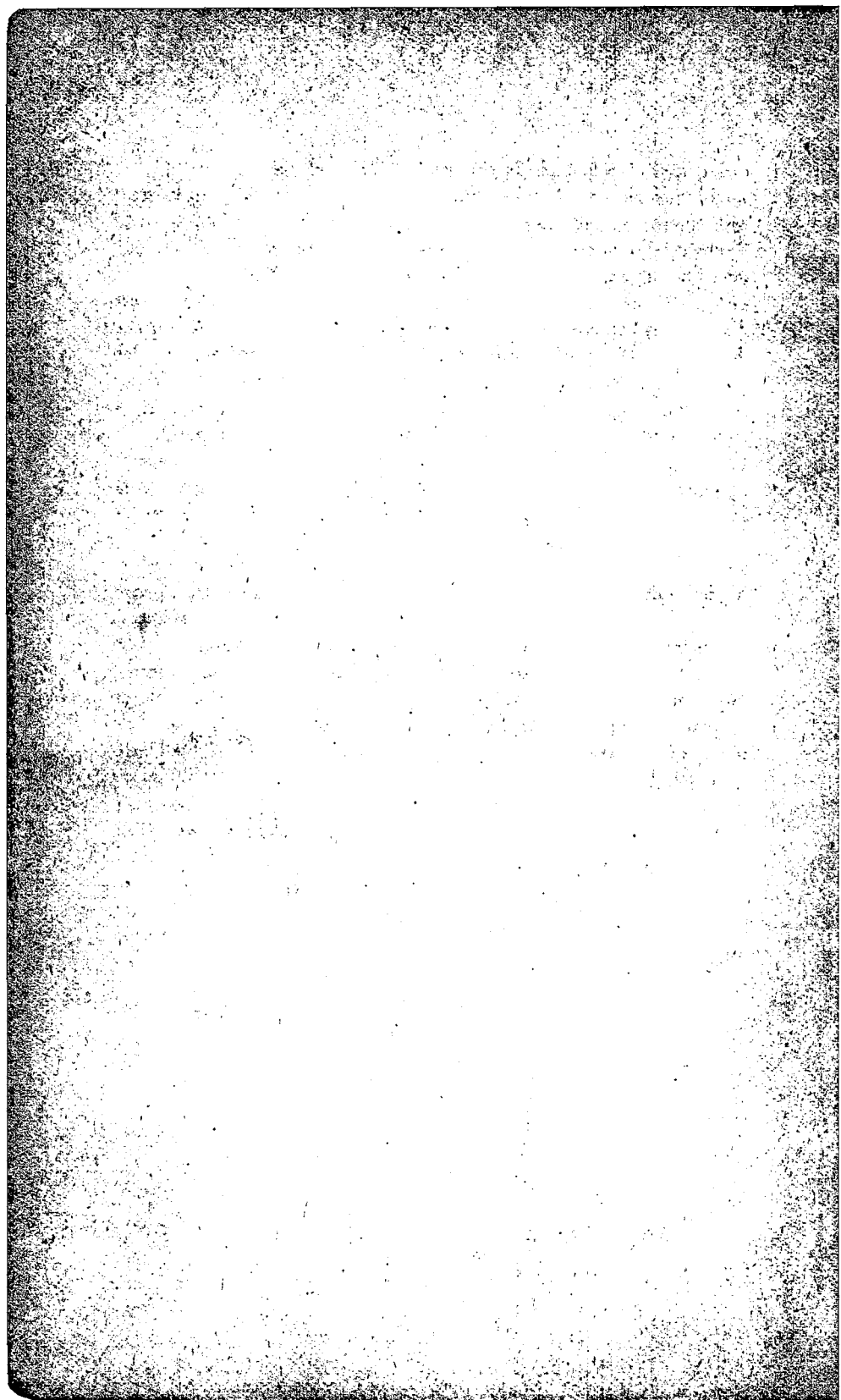
mentale. Les conditions de possibilité du gouvernement, comme formes a priori de son efficacité pratique, disparaissaient à l'horizon de la recherche, jusqu'à empêcher toute enquête sur la nature et la vérité du pouvoir, celles-ci dussent-elles se nommer culture et mensonge.

Le contexte imposait ainsi de renouer avec une certaine forme de réflexion sur le pouvoir. Il s'agissait — et nous partagions alors la même candeur optimiste qu'autrefois les physiciens de l'âge classique — de trouver un point de départ rigoureux susceptible d'assurer une discipline conceptuelle tendue entre l'imagination des modèles et l'explication des faits. D'en revenir, en quelque sorte, à une réflexion fondamentale, en entendant simplement le terme au sens de préliminaire ou de préalable. Entre un fonctionnalisme « made in USA » et un marxisme certes moins naïf, mais tout aussi glacé de certitudes, la tradition sociologique française ouvrait ses immenses territoires laissés en friche. Le positivisme durkheimien, plus que tout autre, semblait attirant qui imposait seulement, sans renoncer à l'ambition théorique, de se mettre humblement à l'école des faits. Dans l'ardeur de son projet, l'entreprise procédait, en ce sens, d'un triple pari : que les classiques de la sociologie avaient plus et mieux à nous apprendre que les prophètes et les patrons de la science politique américaine ; que, confrontés à des sociétés plus turbulentes et plus conflictuelles que les nôtres, ceux-ci avaient sûrement rencontré le phénomène « pouvoir » et réfléchi à sa genèse comme à son fonctionnement ; enfin et surtout, que le secours de Durkheim pouvait être précieux sur la voie d'une construction de l'objet politique encore à faire. La surprise est venue du résultat : E. Durkheim tenait plus que des promesses en révélant bientôt une construction d'une vigoureuse rigueur.

L'atmosphère intellectuelle a changé. L'air du temps n'est plus au débat théorique. La philosophie politique, en reprenant ses droits, couvre de sa légitimité des entreprises parfois suspectes. Et la haine du positivisme, réconciliant maîtres et disciples hier encore adversaires, se fait unanime. Durkheim peut-il encore intéresser ? On se prend à en douter à le voir accusé, ici ou là, d'être à l'origine des pensées organicistes et évolutionnistes : pensées du devenir et de la totalité, ce qui, au goût du jour, se dit pensées totalitaires. Curieux univers intellectuel, plus asservi à la recherche de la distinction qu'à l'exigence de la pensée, et singulière postérité de l'auteur qui le discrédite moins que la mode

qui le prend à partie. Notre homme n'est-il pas, autant que le sociologue de la *Division du travail* auquel on le réduit trop hâtivement, un dreyfusard de la première heure et un défenseur de l'individu ? Un patriote des droits de l'homme et un découvreur de l'Etat libérateur, à son heure ? Ces aspects de son œuvre, au moins, mériteraient plus d'estime et de sympathie. Mais il en est d'autres, également importants, quoique d'apparence moins immédiatement politiques. Emile Durkheim part des formes et des degrés inégaux d'objectivation des réalités collectives. D'un côté, parce que les représentations communes créent la différence et la cohésion sociales, il ne cesse de répéter que le pouvoir a partie liée avec elles ; il en dérive, il en dépend. Mais en reconduisant également les images de la réalité sociale au fonctionnement de la société, il suggère parallèlement que le phénomène pouvoir procède aussi de la dynamique sociale. Ce ne sont pas là seulement hypothèses fécondes pour une discipline encore balbutiante. Car, en concevant le politique comme tension entre l'ordre réifié des choses et l'ordre plus évanescent des idéalités, E. Durkheim est tout proche de ceux qui, avant ou après lui, ont voulu penser la réalisation des modes de domination, la dynamique pratique de leur dépassement et la succession de ce double et perpétuel recommencement. Il souhaitait seulement penser ces phénomènes sans illusions. Sans illusions : cela pourrait bien être le secret de son positivisme.

Poitiers, juin 1980



INTRODUCTION

ÉMILE DURKHEIM ET LA QUESTION DU POLITIQUE

Essai de formulation d'un problème

Chaque année des jeunes confondent dans un même pressentiment de leur avenir leurs émotions devant les œuvres et les hommes. Ils ont leurs paysages, leurs poètes, leurs musiciens. Qui sait ce qu'ils pensent quand, lisant Durkheim, ils sentent, au moment où la pensée se libère des formules, sourdre la vie intérieure ?

R. Lenoir, *Lettre à René Maublanc*, citée in « L'œuvre sociologique d'Émile Durkheim », *Europe*, 1930.

L'idée de ce travail est née d'un étonnement, d'une inquiétude et d'une interrogation. Étonnement à la lecture des manuels de science politique. Tous font référence à Emile Durkheim pour dire qu'il fut, après Comte à qui l'on doit l'invention du mot "sociologie", l'inventeur de la chose¹. Tous lui rendent hommage comme à l'ancêtre dont l'apport capital paraît unanimement reconnu. A y regarder de plus près cependant, les politistes ne semblent guère s'être mis à son école. Ils n'appliquent pas ses préceptes méthodologiques. « Dans l'état actuel de la science, disait-il, nous ne savons pas, avec certitude, ce que c'est que l'Etat, la souveraineté, la liberté politique, la démocratie, le socialisme, le communisme, etc., la méthode voudrait que l'on s'interdit tout usage de ces concepts, tant qu'ils ne sont pas

1. M. Duverger, *Sociologie de la politique*, Thémis, PUF, Paris, 1973, p. 10 ;
R.-G. Schwartzberg, *Sociologie politique*, Montchrestien, Paris, 1974, p. 9 ;
J.-P. Cot, J.-P. Mounier, *Pour une sociologie politique*, Seuil, Paris, 1974, p. 22.

scientifiquement fondés.² » « Ce qui tient le plus de place dans les recherches ..., constatait-il, c'est la question de savoir, par exemple, si la société doit être organisée d'après les conceptions individualistes ou d'après celles des socialistes ; s'il est meilleur que l'État intervienne dans les rapports industriels et commerciaux ou les abandonne entièrement à l'initiative privée ...³ » Or, que font aujourd'hui les plus brillants parmi les politistes, sinon encore trancher avec autorité de la démocratie, de la dictature ou du socialisme et proposer, à défaut d'accéder au fauteuil de conseiller du prince, à longueur d'articles, les réformes aptes à rendre la société meilleure ? Dans le même sens, les politistes ne semblent pas non plus avoir fait leur l'intention majeure du sociologue français, et selon laquelle la science n'a d'autre propos que d'expliquer. Ne se contentent-ils pas, dans leur majorité, de décrire institutions, comportements ou régimes ? Leur déférence à l'endroit de Durkheim a donc quelque chose de suspect. Lui rendraient-ils hommage comme à quelque lointain initiateur auquel on ne fait allégeance que pour mieux l'oublier ? L'ère de la spécialisation est inéluctable, répondraient-ils sans doute ; aujourd'hui, la sociologie politique est une discipline majeure, libérée des sujétions de sa discipline d'origine autrefois définie par le père maintenant disparu. Il paraissait donc intéressant, dans ce contexte, de revenir à Durkheim, tant pour essayer de comprendre les raisons de cette ingratitude que pour savoir si elle était de quelque manière justifiée.

Cet étonnement se nourrissait, par ailleurs, d'une inquiétude (on aurait pu tout aussi bien écrire d'une insatisfaction). La science politique se donne communément pour la science du pouvoir ; mais là se borne l'accord entre politistes. Paradoxe pour une science qui se plaît à détailler les situations consensuelles, le petit monde de la science politique est l'univers du dissensus. Le pouvoir commence-t-il dans la relation duelle entre deux individus, comme le croit R. Dahl ? Le pouvoir n'est-il, au contraire, que l'expression d'un antagonisme entre groupes sociaux globaux, comme le veut la tradition marxiste ? Les avis divergent. Le pouvoir politique est-il lié à l'institution qui l'incarne ou la déborde-t-il de mille manières pour s'insinuer en de multiples lieux ? Est-il localisable en un système ou réductible à ses

2. *RMS*, p. 22.

3. *Ibid*, p. 26.

fonctions ? Les chercheurs sont divisés. Et comment fonctionne-t-il ? A la violence ou à l'idéologie ? Requier-t-il nécessairement la coercition physique, comme le croyait M. Weber, ou la simple influence est-elle déjà pouvoir ? Tous ces points de vue coexistent plus ou moins pacifiquement. Ce constat de diversité ne signifie pas, comme le croit G. Bergeron, que le concept de pouvoir soit disqualifié. Mais l'ambiguïté qui le caractérise ne suffit pas non plus à expliquer ces divergences. Tous ces errements paraissent davantage tenir à ce que la science politique n'a pas encore réussi, jusqu'à ce jour, à construire son objet de façon pertinente. A l'heure où les réponses les plus élaborées à la question du pouvoir semblent venir des disciplines voisines (et rivales) de la science politique, de l'anthropologie ou de la sociologie, la tentation était grande d'interroger un sociologue, moins connu des politistes que Marx ou Weber. Durkheim parle-t-il du politique ? Dans quels textes ? En quels termes ? Et ses investigations peuvent-elles nous aider sur la voie d'une construction de l'objet pouvoir qui reste à faire ? L'état actuel du champ de la science politique constituait donc pour nous une seconde incitation à lire et à méditer le sociologue français.

La lecture de Durkheim nous conduisait bientôt à une interrogation spécifique à son endroit. L. Althusser nous avait appris, il y a quelques années déjà, à poser à un auteur la question de son objet. Quel était alors l'objet propre de l'investigation durkheimienne ? Trois indices matériels nous fournissaient, d'emblée, les premiers éléments d'une réponse qui allait devenir notre hypothèse de lecture.

1. La présence de Paul Janet au jury de thèse du futur sociologue : lauréat de l'Institut en 1848 pour son *Histoire de la philosophie morale et politique*⁴, ancien professeur à l'École libre des sciences politiques, Paul Janet est, en 1893, l'un des grands prêtres des sciences politiques et morales. Le sens de sa présence au jury du jeune chargé de cours de science sociale à Bordeaux est donc clair : sa thèse latine sur Montesquieu, comme son ouvrage

4. P. Janet, *Histoire de la philosophie morale et politique*, Librairie philosophique Ladrangé, Paris, 1858. Il est intéressant de noter le titre de la seconde édition de cet ouvrage, en 1872, *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, parce qu'il montre que, dans un premier temps, la " science politique " n'est que le nouveau nom de la vieille philosophie politique et morale mise au goût du jour dans le contexte du scientisme de l'époque.

**La fabrication de cet ouvrage
a été réalisée
par l'Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue**



**Achévé d'imprimer en mars 1981
N° d'impression 4492
Dépôt légal 1^{er} trimestre 1981**

ÉMILE DURKHEIM est un des fondateurs de la sociologie et ses ouvrages sont réputés interroger les seuls aspects sociaux de la vie collective. Cette image consacrée dissimule, pour Bernard Lacroix, un aspect essentiel de sa pensée. L'étude détaillée des premiers écrits d'Emile Durkheim, en révélant les principaux thèmes d'une pensée qui se cherche (l'État, l'autorité et la cohésion sociale) et le domaine d'investigation dans lequel elle s'inscrit (les sciences politiques et morales du temps), suffit à convaincre de l'enjeu politique de la réflexion initiale du sociologue. La restitution de l'itinéraire intellectuel de l'auteur dans ses rapports avec la trajectoire biographique de ce dernier (qui conduit Bernard Lacroix à présenter la première interprétation psychanalytique de la dynamique de l'œuvre à partir d'un matériel d'archives inédit) confirme que plus Durkheim paraît s'éloigner de la société de son époque, plus le cœur de sa réflexion devient le pouvoir. Il est alors surprenant de découvrir, au terme de l'analyse, que le phénomène pouvoir est au centre d'un argument toujours repris au point de constituer peut-être l'un des principes d'unité de l'œuvre du sociologue. Indéniable modernité d'une pensée jugée, à tort, prématurément défraîchie...

BERNARD LACROIX : professeur de science politique à l'Université de Poitiers et à l'Institut d'études politiques de Bordeaux. Il appartient à la jeune génération des politistes français et collabore régulièrement aux principales revues françaises de sociologie et de science politique.



Extrait de la publication

ISBN 2-7606-0526-4

ISBN 2-7246-0442-3